

Abega, Séverin Cécile.– *Société civile et réduction de la pauvreté*. Yaoundé, Éditions Clé, 1999, 208 p. ;
Abega, Séverin Cécile. – *Les Choses de la forêt. Les masques des princes tika de Nditam*. Yaoundé, Presses de l'Université catholique d'Afrique centrale, 2000, 211 p. ; Yenshu Vubo, Emmanuel. – *Itinerant Craftsmen, Highland Farmers, and Royal Herdsmen. An Interpretation of Kedjom Historical Traditions*. Limbe, Design House, 2001, 156 p.

Jean-Pierre Warnier



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafricaines/1526>
ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2003
Pagination : 657-659
ISBN : 978-2-7132-1810-1
ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Jean-Pierre Warnier, « Abega, Séverin Cécile.– *Société civile et réduction de la pauvreté*. Yaoundé, Éditions Clé, 1999, 208 p. ; Abega, Séverin Cécile. – *Les Choses de la forêt. Les masques des princes tika de Nditam*. Yaoundé, Presses de l'Université catholique d'Afrique centrale, 2000, 211 p. ; Yenshu Vubo, Emmanuel. – *Itinerant Craftsmen, Highland Farmers, and Royal Herdsmen. An Interpretation of Kedjom Historical Traditions*. Limbe, Design House, 2001, 156 p. », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 171 | 2003, mis en ligne le 15 février 2007, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafricaines/1526>

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

© Cahiers d'Études africaines

Abega, Séverin Cécile. – *Société civile et réduction de la pauvreté*. Yaoundé, Éditions Clé, 1999, 208 p. ; Abega, Séverin Cécile. – *Les Choses de la forêt. Les masques des princes tikar de Nditam*. Yaoundé, Presses de l'Université catholique d'Afrique centrale, 2000, 211 p. ; Yenshu Vubo, Emmanuel. – *Itinerant Craftsmen, Highland Farmers, and Royal Herdsmen. An Interpretation of Kedjom Historical Traditions*. Limbe, Design House, 2001, 156 p.

Jean-Pierre Warnier

- 1 La longue marche de la modernité africaine à laquelle participent les intellectuels africains, et sur laquelle Jean Copans attira l'attention des africanistes en 1990 ne semble pas près de prendre fin et de déboucher sur leur participation au débat public à la mesure de leurs compétences et de leurs engagements. Les régimes politiques en place les clochardisent dans des institutions en proie à une misère durable. Cela dit, pour ceux qui

en douteraient, les trois ouvrages dont je rends compte dans ces pages montrent que certains intellectuels n'ont pas déclaré forfait. Dans un pays aussi politiquement sinistré que le Cameroun, deux universitaires, l'un, Séverin Cécile Abega, francophone, l'autre, Emmanuel Yenshu Vubo, anglophone, parviennent à publier sur place, avec les moyens locaux, des livres qui s'inscrivent dans les débats publics qui agitent leur pays et l'Afrique autour des questions de lutte contre la pauvreté, de patrimonialisation de la tradition, de dynamiques nationales et identitaires. Un résumé succinct de ces trois ouvrages me permettra de les localiser dans les courants et turbulences qui agitent les espaces africains du politique.

- 2 Publié aux Éditions Clé (protestantes) à Yaoundé, *Société civile et réduction de la pauvreté* dénonce la sclérose des écrits africains consacrés au procès de la colonisation et la stérilité des débats sur le « développement ». Ayant ainsi fait place nette, l'auteur s'interroge sur la possible coalescence d'une « société civile » au Cameroun dont la vitalité serait la condition nécessaire mais non suffisante d'une dynamique démocratique permettant de réduire la pauvreté. Mais, dit-il, il existe un contraste frappant entre le nombre considérable et le dynamisme des organisations et associations de citoyens d'une part, et leur faible mobilisation à l'échelle nationale d'autre part. Au fil de ses cinq chapitres, le livre, remarquablement documenté (l'index des sigles et abréviations compte 133 entrées qui désignent les acteurs concernés) explore une à une les dimensions de la confrontation entre une société civile embryonnaire, un État à la dérive, et une nation qui se cherche depuis plus de cent ans.
- 3 Les paramètres relevant de la géographie humaine (dynamiques démographiques et distribution des populations dans l'espace politico-économique), la diversité des trajectoires historiques régionales et l'explosion du phénomène urbain, tout cela contribue à émettre les initiatives collectives pourtant foisonnantes (chap. 1 et 2). Le chapitre 3 entre dans le vif des rapports entre l'État camerounais et les citoyens. Le constat qu'il dresse est sans complaisance : l'État capte inégalement les citoyens ; son implantation locale est incomplète ; sa légitimité est faible et minée par l'usage de la force ; la constitution est en décalage par rapport aux dynamiques sociales. Il est un objectif susceptible de mobiliser l'État et les citoyens : c'est non pas le « développement », mais la lutte contre la pauvreté.
- 4 Les paramètres économiques et l'analyse de la pauvreté au Cameroun font l'objet du quatrième chapitre tandis que le cinquième et dernier propose un panorama des acteurs possibles d'une introuvable mobilisation de la société civile, de l'Éducation nationale aux syndicats en passant par les Églises, les mouvements paysans, les intellectuels, les lobbies, les ONG, etc. : une foule qui, écrit l'auteur en conclusion, ne sait pas faire foule.
- 5 Comme pour illustrer son précédent propos, Séverin Abega nous a livré l'année suivante (aux Presses de l'UCAC -- cette fois-ci catholiques) une monographie sur les masques des princes tikar de Nditam, dans la vallée du Mbam, produite à la suite d'une opération de recherche orchestrée par l'IRD. Que se passe-t-il, demande l'auteur, lorsque l'écotone forêt/savane et un peuple de la savane (les Tikar) se déplacent et viennent à la rencontre l'un de l'autre ? Servi par une ethnographie finement ciselée, le livre analyse la réorganisation politique des Tikar opérée autour de l'adoption par eux des masques d'un peuple forestier, les Bebi, opportunément considérés par les Tikar comme des autochtones, bien qu'eux aussi soient itinérants.

- 6 Le masque de *mliti* occupe une place centrale et structurante parmi tous les autres. Indiscipliné, violent, matricide, enfant de l'inceste, *mliti* incarne une méditation pratique sur le thème de l'alliance matrimoniale et du respect de la loi et des interdits.
- 7 Cette analyse de chefferies mal connues du *middle belt* camerounais (ainsi que d'autres ouvrages et thèses produits dans le cadre des opérations IRD et Avenir des Peuples de la Forêt Tropicale (APFT) lève une partie du mystère des Tikar et de leurs rapports complexes avec les Pygmées, les chefferies des « Grassfields » dont certaines dynasties royales se réclament d'une origine tikar, et leurs voisins de la forêt. Elle illustre la complexité de cette « société civile » qui se cherche au Cameroun, à partir d'un bric-à-brac d'institutions anciennes en perpétuelle réinvention.
- 8 Oeuvre d'un universitaire originaire des montagnes (anglophones) de l'ouest camerounais, le troisième livre a été lui aussi produit au Cameroun (par Design House à Limbe). Il marque un changement de ton dans l'historiographie de langue anglaise à un double titre : en premier lieu, il admet que les traditions orales sont sans cesse remaniées en fonction du contexte politique, en conséquence de quoi elles sont plurielles. Emmanuel Yenshu procède donc de manière inédite, en recueillant les variantes des traditions kedjom, dans la Province du Nord-Ouest. Certes, il s'agit d'une micro-histoire d'un petit canton de l'Afrique. Mais elle rompt avec le primordialisme et la recherche d'une synthèse et d'une orthodoxie uniques qui entachaient nombre d'historiographies locales au Cameroun. Les remaniements des traditions sous le mandat britannique sont particulièrement bien révélés. En second lieu, il pose en filigrane la question des identités locales dans un Cameroun actuellement en proie aux démons du primordialisme identitaire dans un climat politique particulièrement tendu. Car en effet, bien que l'auteur ne fasse pas référence à Hobsbawm, le lecteur est inévitablement invité à se poser la question de la réinvention des traditions historiques dans le contexte politique actuel.
- 9 Les trois premières sections du livre reproduisent des récits historiques contradictoires recueillis auprès des mémorialistes locaux présentés de manière quasiment synoptique. Chaque ensemble de contributions est suivi d'un commentaire exégétique érudit et critique. Ce procédé d'écriture souligne avec force le bricolage identitaire au gré des recompositions successives de chefferies composites et instables.
- 10 Je regrette que les quinze dernières pages resserrent l'identité kedjom autour des deux chefferies concernées et renonce aux bénéfices du travail critique opéré par l'ensemble de l'ouvrage. Elles renoncent à s'interroger sur les raisons pour lesquelles, au tournant du XXI^e siècle, des intellectuels anglophones, en position minoritaire au Cameroun, auraient intérêt à partir en quête d'un « *kedjomism* » (p. 138 – on serait tenté de dire une « *kedjomitude* ») qui, dans le corps du texte, n'est apparue que sous la forme éclatée des multiples traditions en concurrence les unes avec les autres.
- 11 La tension entre anglophones et francophones, gens de l'ouest et gens du centre, est telle au Cameroun que l'observateur parisien, confortablement installé à l'abri de son statut et de la démocratie, hésite à proposer une interprétation : autocensure en contrepartie d'un financement public (p. v) ? Affirmation identitaire destinée à plaire aux autorités des chefferies concernées ? Confiance envers le lecteur averti qui saura lire entre les lignes écrites par un intellectuel fragilisé par les tensions de la vie politique camerounaise et des entreprises d'intimidation dont il est constamment l'objet ? Ou, tout simplement, limites

d'une démarche qui ne va pas jusqu'à inclure la personne même du chercheur dans l'objet de la recherche ?

- 12 En tout état de cause, ces trois livres se situent dans un contexte historique bien particulier : entre les options d'exil, de soumission et de clochardisation qui s'offrent à eux, deux intellectuels camerounais avancent sur le fil du rasoir, écrivent et publient au Cameroun trois livres qui font oeuvre d'analyse en prise avec l'actualité, mais avec le regard critique et distancié de l'anthropologue et de l'historien. Il convient de noter que cette activité intellectuelle se poursuit à l'abri d'institutions confessionnelles (les Éditions Clé et l'Université catholique d'Afrique centrale), et du bastion de l'intelligentsia anglophone qu'est l'Université de Buea. L'introuvable société civile camerounaise offre ainsi quelques niches dans lesquelles on peut faire oeuvre de pensée.